

# MAGIE ET MISÈRE; VIOLENCE ET VOLUPTÉ. REGARDS SUR FORT-DE-FRANCE DANS QUELQUES ROMANS DE RAPHAËL CONFIANT

FRANCESCA PARABOSCHI

Si le Blanc n'a qu'une parole, ça c'est son affaire; le nègre, lui, en possède plusieurs et c'est cela qui lui a permis de survivre jusqu'aujourd'hui.<sup>1</sup>

## Introduction

Après l'enfer de la déportation et une fois l'agonie de l'habitation abolie<sup>2</sup>, la ville s'avère la véritable réalité postcoloniale de la Martinique: elle représente une nouvelle perspective de vie par rapport à la dimension rurale (depuis toujours le modèle économique de l'île), basée sur l'exploitation des esclaves dans les propriétés foncières des békés<sup>3</sup>. La ville est en d'autres termes la 'matrice' qui donne la forme à la société martiniquaise actuelle<sup>4</sup>.

Il est sans doute utile de donner quelques renseignements historiques concernant la naissance et les expansions successives de Fort-de-France, ce qui aidera à mieux comprendre sa configuration ainsi qu'elle est évoquée dans les romans de Raphaël CONFIANT. Les premières agglomérations urbaines naissent sur les mornes où se réfugient les *marrons* (les esclaves qui fuient les champs). Les mornes, si typiques du paysage de la Martinique, très proches les uns des autres, se caractérisent par une hauteur limitée, des côtés raides et une végétation touffue; pour cette raison les tentatives de déboisement de la part des Blancs ont été abandonnées et les fuyards ont pu profiter de ce lieu pour mieux se cacher. Les mornes deviennent, dans un premier temps, le théâtre d'une liberté acquise et plus tard une partie fondamentale de la ville.

<sup>1</sup> Raphaël CONFIANT, *L'Allée des Soupirs*, Paris, Gallimard, 2010, p. 130; dorénavant A.

<sup>2</sup> On appelle habitation la plantation à canne à sucre en territoire martiniquais, à cause "de l'omniprésence du Maître [...] qui fit qu'on l'appela Habitant", Patrick CHAMOISEAU, Raphaël CONFIANT, *Lettres Créoles*, Paris, Gallimard, [1999], 2005, p. 44.

<sup>3</sup> Les békés ou Blanc-Pays sont les Blancs qui sont nés en territoire antillais (et qui parlent le français et le créole), tandis que les Blancs-France sont les Blancs nés en France. Les békés sont en tous cas de riches propriétaires, de terres ou d'entreprises commerciales. Des termes spécifiques étiquettent les différences de couleur de la peau noire: chabin et chabine, mulâtre et mulâtresse, câpre et câpresse, Nègre Congo, Nègre Guinée, etc..

<sup>4</sup> Cf. Paola GHINELLI, *Caraiibi. Fort-de-France o la città invisibile*, Presentatione di Elena PESSINI, Milano, Unicopli, 2006, p. 38.

Dans *La Vierge du Grand Retour* de Raphaël CONFIANT, émerge l'image d'une chaîne de mornes habités autour de Fort-de-France:

*Les sept tonnerres firent retentir leurs voix sur les sept crêtes de l'En-Ville: le Morne Abélard, le Morne du Calvaire, le Morne de Redoute, le Morne de Trénelle, le Morne de Godissard, le Morne de l'Ermitage, le Morne Vannier et le Morne Pichevin.*<sup>5</sup>

Après l'éruption de la Montagne Pelée, qui en 1902 détruit Saint-Pierre<sup>6</sup>, l'ancienne capitale de la Martinique, Fort-de-France se trouve très vite transformée de petite ville, base d'accostage des navires négriers et siège du Fort Royal<sup>7</sup>, en nouvelle capitale d'un Département Français d'Outre-Mer. À partir de la fin de la deuxième guerre mondiale, le phénomène d'immigration des campagnes provoque une augmentation exponentielle du nombre des habitants, ce qui a une incidence profonde sur l'aménagement urbain<sup>8</sup>: à côté du centre bourgeois très ordonné, on assiste à des expansions rhizomatiques des originaires agglomérations de cases d'esclaves qui se transforment en quartiers populaires. Cette évolution rapide confère à la ville un caractère non homogène, un aspect de véritable "chaos"<sup>9</sup>:

Fort-de-France, si loqueteuse qu'elle soit, n'[a] guère de similitude avec un township sud-africain ou une casbah arabe où continuent à régner une seule et même logique ancestrale.<sup>10</sup>

### Raphaël Confiand et Fort-de-France

Dès son premier roman *Bitako-a*, l'auteur manifeste un intérêt marqué pour l'espace urbain de Fort-de-France et pour ses transformations entre les années Quarante et Soixante-dix du XX<sup>e</sup> siècle; la capitale de la Martinique s'avère le cadre privilégié où se déroulent les intrigues de plusieurs de ses ouvrages romanesques, pour des raisons d'ordre personnel, historico-culturel et esthétique. L'ancrage à sa terre natale et au passé de son pays relève d'une obligation morale précise, comme CONFIANT l'explique dans deux entretiens:

Ce serait *malsain* [...] de ma part, ou de la part de n'importe quel auteur antillais, d'ignorer totalement notre passé qui a été occulté, d'ignorer notre incertitude identitaire. [...] J'ai une contrainte socio-historique qui pèse

<sup>5</sup> Raphaël CONFIANT, *La Vierge du Grand Retour*, Paris, Gallimard, 2009, p. 375; dorénavant V. Les italiques sont dans le texte.

<sup>6</sup> Raphaël CONFIANT centre son roman *Nuée ardente* sur cette catastrophe naturelle; voir à ce propos l'étude de Marco MODENESI, "Autour de *Nuée ardente*", *Pontil Ponts*, n. 4, 2004, pp. 333-349.

<sup>7</sup> Fort Royal est l'ancien nom de la ville qui demeure dans l'appellatif de ses habitants: les foyalais.

<sup>8</sup> Pour une étude approfondie, voir Serge LETCHIMY, *De l'habitat précaire à la ville: l'exemple martiniquais*, Paris, L'Harmattan, 1992; Paola GHINELLI, *Caraïbi. Fort-de-France o la città invisibile*, cit.

<sup>9</sup> A, p. 316.

<sup>10</sup> A, p. 315.

sur moi. Je suis obligé dans mes livres de parler du passé de mon pays, de parler des problèmes ethniques.<sup>11</sup>

C'est une obligation historique qui est aussi une sorte d'emprisonnement. Je dois remplir avec l'imagination le grand vide historique qui nous hante, montrer l'autre côté du miroir, l'histoire des dominés. Chaque écrivain antillais écrit une littérature engagée malgré lui; pour nous, la littérature pour la littérature est un scandale trop grand par rapport à la réalité, et notre littérature est engagée, même quand elle se déclare non engagée.<sup>12</sup>

Comme le dit Roy Chandler CALDWELL Jr (en faisant référence à *L'Allée des Soupirs*), CONFIAnt "ne traite pas directement la situation actuelle de la Martinique, mais tente de commenter le présent par le passé"<sup>13</sup>. GHINELLI souligne que "la mémoire est liée au lieu; c'est dans la ville que la mémoire renaît de manière secrète et ambiguë"<sup>14</sup>. Il faut aussi remarquer que le choix d'évoquer le passé récent de Fort-de-France<sup>15</sup> repose sur une question de cohérence interne à l'imaginaire de l'écrivain, comme ce dernier l'explique dans une interview:

J'appartiens à la dernière génération de la société de plantation [...]. C'est un système social et économique qui a duré trois siècles de 1660 à 1960. Et mon imaginaire est structuré par rapport à ça. [...] Donc, quand j'étais enfant j'ai vécu les derniers feux de cette société. Et comme c'est dans l'enfance que se forge l'imaginaire, j'ai coutume de dire que ma génération est devenue vieille à trente ans. Parce qu'à trente ans, le monde dans lequel nous avons été élevés, l'habitation, s'est effondré d'un seul coup, vers 1960. [...] Et donc mon imaginaire est structuré uniquement dans ce monde-là et je ne peux pas écrire un livre qui se passerait aujourd'hui.<sup>16</sup>

Ses origines rurales déterminent un certain dépaysement chez le jeune Raphaël CONFIAnt au moment où il s'installe avec sa famille rue Victor Hugo, "la rue la plus bourgeoise du centre-ville"<sup>17</sup>, ce qui le pousse à explorer d'autres endroits de la capitale, à pénétrer dans les quartiers populaires où habitent des gens qui s'étaient tout récemment déplacés en ville; l'écrivain raconte:

Comme les distilleries et les sucreries avaient fermé, il y avait eu un exode rural massif, et ces gens ont créé Trénelles, Volga Plage, Texaco, Terres-Sainvilles, ... il y avait donc une espèce de néo ruralité qui s'installait dans la ville. [...] Le boulevard Général de Gaulle, qu'on appelait La Levée, était une véritable frontière: on nous interdisait de la traverser, parce que les Terres-Sain-

<sup>11</sup> Liesbeth DE BLEEKER, "Entretien avec Raphaël Confiant", *The French Review*, vol. 82, n. 1, octobre 2008, pp. 130-140: p. 132; c'est l'auteur qui souligne.

<sup>12</sup> Francesca TORCHI, "Un aperçu du roman créole. Entretien avec Raphaël Confiant et Manuel Norvat", *Francofonia. Studi e ricerche sulle letterature di lingua francese*, n. 47, 2004, pp. 119-133: pp. 124-125.

<sup>13</sup> Roy Chandler CALDWELL Jr, "L'Allée des Soupirs, ou le grotesque créole de Raphaël Confiant", *Francofonia: Bulletin de la Société des Professeurs Français et Francophones d'Amérique*, n. 8, 1999, pp. 59-70: p. 60.

<sup>14</sup> Paola GHINELLI, *Op. cit.*, p. 122; c'est moi qui traduis.

<sup>15</sup> Dans les romans que je vais analyser, l'action se déroule dans le passé: *Chimères d'En-Ville* dans les années Trente; *Mamzelle Libellule* à la fin des années Cinquante, début des années Soixante; *L'Allée des Soupirs* pendant l'émeute populaire de décembre 1959; *La Vierge du Grand Retour* en 1948.

<sup>16</sup> Isabelle CONSTANT, "Entretien avec Raphaël Confiant", *The French Review*, n. 1, vol. 81, octobre 2007, pp. 136-148: p. 139.

<sup>17</sup> Liesbeth DE BLEEKER, "Entretien avec Raphaël Confiant", *cit.*, p. 133.

villes, de l'autre côté, c'était le quartier des voyous, des quimboiseurs, et des Indiens. Mais quand j'étais gamin je m'y rendais souvent. C'était absolument dangereux. Mais tous ces gens-là, les majors, les dockers, les quimboiseurs, ça m'a toujours fasciné parce que ce n'était pas mon monde. Je me suis acclimaté à la ville grâce à ces quartiers d'immigrés, créés par l'exode rural.<sup>18</sup>

### Quelques remarques stylistiques incontournables

Les romans de Raphaël CONFIANT se nourrissent aujourd'hui encore de ses souvenirs et de ses expériences de jeunesse; dépourvues pour la plupart d'un protagoniste unique, ses œuvres représentent les habitudes et les métiers, les aspirations et les contraintes d'une communauté à travers une multiplicité de points de vue, de voix et de styles narratifs, au moyen d'un foisonnement de tons et de registres d'écriture. L'auteur privilégie le plus souvent les modulations d'une langue hybride et quelque peu fantasque, à savoir un français très créolisé dans les choix lexicaux et dans les structures syntaxiques, qui est censé reproduire le parler des habitants des quartiers populaires et leur vision du monde. Dans le dessein plus au moins avoué de rédiger une *Comédie créole*<sup>19</sup> de dérivation balzacienne, le même groupe de personnages, restreint ou agrandi selon les cas, revient incessamment dans les romans de CONFIANT. On assiste souvent à une diversification de leur destinée, d'une œuvre à l'autre: "comme dans les contes créoles, il y a de fréquentes contradictions et apories"<sup>20</sup>. Par exemple le même personnage d'Adelise, accouche d'un bébé qui est confié à une amie de sa mère à la campagne dans *Chimères d'En-Ville*, elle a une fausse couche dans *Mamzelle Libellule*, elle est enceinte de onze mois dans *La Vierge du Grand Retour* et finit par avorter spontanément deux fois. Ce qui plus est, les pères de l'enfant sont toujours différents: Monsieur Jean dans *Chimères d'En-Ville*, Homère dans *Mamzelle Libellule* et, dans *La Vierge du Grand Retour*, il ne s'agit rien de moins que de "Papa de Gaulle"<sup>21</sup>. Mais il est aussi possible qu'un même événement présente plusieurs dénouements à l'intérieur du même ouvrage ("the narrative branches into variants of the same event"<sup>22</sup>, souligne Roy Chandler CALDWELL Jr), ce qui laisse penser que la narration repose sur la mobilité et la multiplication des voix du peuple, sur les commérages et les conjectures des habitants des quartiers plébéiens: le télé-

<sup>18</sup> *Ibid.*; le quimboiseur est un sorcier.

<sup>19</sup> Isabelle CONSTANT, "Entretien avec Raphaël Confiant", cit., p. 138; je rappelle que le roman *L'Hôtel du Bon Plaisir* (Paris, Mercure de France, 2009) se structure en cinq actes, chacun portant le titre "comédie créole". Le texte commence avec l'évocation du bâtiment et des personnages qui l'occupent, ce qui n'est pas sans rappeler les premières pages du *Père Goriot* de BALZAC.

<sup>20</sup> Roy Chandler CALDWELL Jr, "L'Allée des Soupirs, ou le grotesque créole de Raphaël Confiant", cit., p. 61.

<sup>21</sup> *V*, p. 38.

<sup>22</sup> Roy Chandler CALDWELL Jr, "Créolité and Postcoloniality in Raphaël Confiant *L'Allée des Soupirs*", *The French Review*, n. 2, vol. 73, décembre 1999, pp. 301-311; p. 305.

phone arabe, que CONFIANT appelle le plus souvent “Radio-bois-patate”, semble avoir son écho dans les mille et une versions du texte. La voix narrative affiche tout son amusement dans le brouillage des pistes, ce qui assume parfois une nuance métanarrative:

Une autre version, moins extravagante...<sup>23</sup>

Selon une tout autre version de l’histoire, colportée par Radio-bois-patate...<sup>24</sup>

Toutefois, un deuxième chemin s’ouvre dans cette histoire, beaucoup plus farfelu que le précédent mais si-tellement plus beau...<sup>25</sup>

Mais voici la troisième version de la rencontre inopinée...<sup>26</sup>

Le restant de cet épisode emprunte en général deux traces légèrement différentes...<sup>27</sup>

Cependant, il ne faut pas prendre cette raconterie pour argent comptant puisque, ici-là, rien n’est totalement vrai, même si tout est souvent entièrement faux...<sup>28</sup>

Aussi court-il sur le compte de Monsieur Jean un autre dire moins élogieux (et c’est pourquoi on le sert en main tenant la bouche sous le bras)...<sup>29</sup>

Il arrive aussi que l’une des versions de l’événement déborde dans la magie et le surnaturel, que CONFIANT considère comme un des chiffres de la réalité des Antilles<sup>30</sup>:

Ici mon esprit s’embrouille et je ne me souviens plus s’il [Fils-du-Diable-en-Personne] surmonta sa peur et lui ôta son collier en or [au cadavre de madame de Laguarrande] [...]. Il se peut fort bien que cela se soit passé ainsi et que la rumeur propagée par Radio-bombesiro, selon laquelle le cercueil s’enfonça floop! dans le giron de la terre, soit parfaitement infondée. Infondée mais pas du tout invraisemblable au regard de ce qui arrive aux détrousseurs de tombes. Le cercueil de madame de Laguarrande a fort bien pu tourner sur lui-même à droite et à gauche, et descendre de dix bons mètres sous terre.<sup>31</sup>

## Définition du corpus et motivation du choix

La production romanesque de Raphaël CONFIANT étant très riche, complexe et entremêlée, tout souci d’exhaustivité dans l’analyse des représentations de Fort-de-France demeure impossible dans l’espace d’un simple article; un choix s’impose donc, un choix qui pour des raisons intrinsèques, est obligatoirement subjectif. Je me

<sup>23</sup> A, p. 297.

<sup>24</sup> V, p. 387.

<sup>25</sup> A, p. 190.

<sup>26</sup> A, p. 48.

<sup>27</sup> A, p. 187.

<sup>28</sup> A, p. 130.

<sup>29</sup> A, p. 130.

<sup>30</sup> CONFIANT explique dans une interview: “La réalité est tellement riche autour de nous [écrivains antillais et latino-américains] que nous n’avons pas besoin d’inventer contrairement à d’autres. D’abord, le magico-religieux est très fort ici”, in “Entretien avec Raphaël Confiant” par Isabelle CONSTANT, cit., p. 140.

<sup>31</sup> A, p. 232.

propose d'appuyer mon étude sur quatre romans exemplaires, deux appartenant à la première période de la production de l'écrivain et deux à une période successive, pour mieux marquer l'évolution de la vision de la ville de la part de CONFIAnt. Je me concentrerai sur *Marisosé* (Schœlcher, Presses Universitaires Créoles, 1987) dans la traduction française de l'auteur avec le titre *Mamzelle Libellule* (Le Serpent à Plumes, 1994); il sera question aussi de *Bitako-a* (Schœlcher, Gerec, 1985), son premier roman qui a été traduit en français par Jean-Pierre ARSAYE: *Chimères d'En-ville*<sup>32</sup> (Paris, Ramsay, 1997). Homère et Adélise, deux jeunes issus d'un milieu campagnard et qui arrivent à Fort-de-France, sont au cœur de ces œuvres; *Chimères d'En-ville* est plutôt centré sur la figure d'Homère, *Mamzelle Libellule* sur celle d'Adélise et de sa tante Philomène. Cette dernière est le personnage central d'un autre texte que j'analyserai: *La Vierge du Grand Retour* (Paris, Grasset & Fasquelle, 1996). *L'Allée des Soupîrs* (Paris, Grasset & Fasquelle, 1994) est le dernier ouvrage que je prendrai en considération, le seul dont l'action se déroule principalement en ville, tandis que les autres privilégient le quartier populaire du Morne Pichevin où logent les personnages. Dans *L'Allée des Soupîrs* on retrouve le personnage de Philomène qui, de prostituée (sentimentale dans *Mamzelle Libellule*, et presque sainte<sup>33</sup> dans *La Vierge du Grand Retour*), se transforme en marraine de tous les enfants du quartier de Volga-Plage, bien qu'elle continue son métier de péripatéticienne<sup>34</sup>; Ancinelle, sa nièce, présente toutes les caractéristiques physiques d'Adélise et, comme cette dernière, a une courte relation amoureuse avec Monsieur Jean, ce qui se passe aussi dans *Chimères d'En-Ville*. Les histoires d'amour et les caractérisations des personnages d'un roman à l'autre sont différentes et analogues à la fois: on reconnaît certains aspects communs entre les héros qui portent le même nom, sans que la superposition puisse se dire complète. Une analyse détaillée et basée sur les similarités et les écarts s'avèrerait inutile: cette variabilité fait partie d'un dessein esthétique du bigarré et du composite qui renvoie à la difficulté de cerner l'identité fuyante de l'individu martiniquais. Wendy KNEPPER explique à ce propos:

Caribbean identities, linguistic transformations, religious beliefs, music, cuisine, and aesthetic practices have been shaped by the fragmentation and intermixture of various traditions. Derek Walcott suggests that the fitting together of the fragmentary is characteristic

<sup>32</sup> La traduction du créole au français a été confiée à Jean-Pierre ARSAYE, qui est docteur en langues et cultures régionales, professeur de traduction et traductologie à l'Université des Antilles et de la Guyane, collègue de Raphaël CONFIAnt avec qui il collabore: je signale la préface de l'écrivain à *Mémoire d'Au-Béro*, essai d'ethno-histoire de Jean-Pierre ARSAYE. En ce qui concerne le roman *Chimère d'En-ville*, du moment que la traduction n'est pas autographe, je m'appuierai sur ce roman uniquement pour une analyse des thèmes et des motifs.

<sup>33</sup> Cf. l'étude de Marco MODENESI, "Sainte Philomène du Morne Pichevin", *Pontil/Ponts*, n. 9, 2009, pp. 71-87.

<sup>34</sup> A, p. 319.

of Antillean art, which does not present a seamless or perfect unity of the fragmentary but results in a multiplicity, reflected in the topographic image of the drifting archipelago of islands, broken off from the mainland. From a sociological perspective, Raphaël Confiant sees creolization itself as dependent on the intermixture of fragments through bricolage, the process of taking the materials at hand and using them in an improvisatorial fashion.<sup>35</sup>

Il faut donc lire plusieurs romans de CONFIANT pour percer plus en profondeur la réalité urbaine de Fort-de-France – la toile de fond incontournable des intrigues des romans – et les dynamiques entre ses habitants. Dans *Chimères d'En-Ville* et *Mamzelle Libellule* la représentation de l'espace passe notamment à travers la focalisation sur Adélise et Homère; dans *La Vierge du Grand Retour* et *L'Allée des Soupirs* l'évocation du cadre foyalais émerge éminemment des déplacements des personnages. Le point de vue reste essentiellement lié à des héros issus d'un milieu populaire, comme en témoignent les noms pittoresques de certains personnages, tels Fils-du-Diable-en-Personne, Bec-en-or, Dictionneur, la Mangouste.

### Fort-de-France – ville contradictoire, ville fuyante

Les romans de Raphaël CONFIANT posent en premier plan une bipartition assez nette de Fort-de-France: dans le centre-ville habitent les Blancs et les mulâtres, jouissant de privilèges et des conditions de vie plus aisées, dans des quartiers organisés selon une planimétrie très cartésienne (de dérivation française), où les villas trouvent leur place le long d'allées fleuries. Les Noirs, les câpres, les chabins et tous les immigrés à la peau plus foncée (les Indiens – qu'on appelle Coulis<sup>36</sup>, de manière très péjorative –; les Syriens – les vendeurs –; les Chinois et les Libanais) sont riviés aux périphéries malsaines où surgissent des cahutes bâties à la hâte, souvent pendant une seule nuit, avec des matériaux de fortune. Le camarade Angel, dans *L'Allée des Soupirs*, rend compte dans son journal de la naissance rapide, presque spontanée, des agglomérations:

*De nouveaux quartiers champignonnent à la périphérie sud de Fort-de-France sur des terrains municipaux envahis par une population interlope. En l'espace d'une nuit, vingt ou trente cases surgissent de terre. Les tentatives de rasage se sont avérées soit infructueuses soit dangereuses politi-*

<sup>35</sup> Wendy KNEPPER, "Colonization, Creolization, and Globalization: The Art and Ruses of Bricolage", *Small Axe*, issue 21, October 2006, pp. 70-78: p. 70.

<sup>36</sup> Les Indiens ont été introduits dans les habitations à côté des Noirs après l'esclavage. Pour une étude approfondie concernant le côté multiracial de la société martiniquaise, voir: Valérie LOICHO, "La créolité à l'œuvre dans *Ravines du devant-jour* de Raphaël Confiant", *The French Review*, n. 4, vol. 71, 1998, pp. 621-631.

quement pour la petite bourgeoisie de couleur qui dirige la municipalité de la capitale.<sup>37</sup>

La partie la plus pauvre de la population s'éloigne sporadiquement de ces quartiers plébéiens. Ancinelle dans *L'Allée des Soupirs* montre toute sa fascination pour le jardin de Place de la Savane:

Dès qu'elle en avait le loisir, elle fuyait le quartier de Volga-Plage et se perdait dans Fort-de-France, tout particulièrement sur la Savane où elle demeurait assise des chapelets d'heures sur un banc à regarder les bonnes promener les bébés des grandes familles dans d'incroyables poussettes aux roues grinçantes. Quand quelque fainéantiseur tentait de faire un brin de causer avec elle, il s'apercevait vite qu'il charroyait de l'eau dans un panier. Elle ne les voyait tout bonnement pas, ces crieurs de magasins des Syriens, ces djobeurs aux manières frustes qui garaient leurs charrettes à bras aux abords du Bois de Boulogne.<sup>38</sup>

Homère, dans *Chimères d'En-Ville* manifeste un sentiment d'étrangeté qui se nuance d'aliénation par rapport aux rues et aux gens de Fort-de-France:

L'horloge de l'église sonna cinq heures. [...] La circulation s'intensifiait. Les gens venaient de quitter leurs bureaux. Je me mis à les observer, eux qui étaient bien habillés, et je me demandai s'ils appartenaient vraiment à la même race que moi.<sup>39</sup>

Pourtant, la nuit les gens issus des quartiers populaires s'approprient ces mêmes lieux qui pendant le jour sont fréquentés par les riches; il suffit de faire référence à l'Allée des Soupirs, un chemin à l'intérieur de la Place de la Savane. L'allée s'avère éminemment le lieu d'amours différentes selon les heures du jour et de la nuit<sup>40</sup>:

[Casoar] abordait l'Allée des Soupirs sur la Place de la Savane. Il aimait y flâner pour épier d'un œil discret les couples enlacés dans le sous-bois et trouvait à l'endroit un charme vénitien, du moins aux heures qu'il n'était pas envahi par les péripatéticiennes du Morne Pichevin et les filles à marins du quartier de Sainte Thérèse.<sup>41</sup>

L'auteur a toutefois soin de nuancer cette vision: la réalité créole est toujours riche en contradictions qui trouvent leur cohérence dans l'embrouillamini des comportements, des races, des statuts sociaux, des cultures, des religions et des langues qui composent la société martiniquaise:

<sup>37</sup> A, p. 410; les italiques sont dans le texte.

<sup>38</sup> A, pp. 25-26.

<sup>39</sup> Raphaël CONFIAnt, *Chimères d'En-Ville*, Paris, Libro, 1998, p. 53; dorénavant C.

<sup>40</sup> Cf. annexe 1; ne voulant pas interrompre le discours critique avec des citations trop longues, je renvoie à des annexes, en fin d'article, pour fournir une série d'exemples qui mieux permettront de comprendre l'œuvre complexe, et pas assez connue, de Raphaël CONFIAnt.

<sup>41</sup> A, p. 484.

Autour du kiosque à musique, de véhéments commentateurs d'après match opposaient les supporters nègres du Club Colonial aux mulâtres du Golden Star. Un peu plus loin, près de la Maison du Sport, libre cours était donné au libertinage et l'on pratiquait la coulée d'amour sans la moindre pudeur car ici-là, on se trouvait entre bonnes, chauffeurs de camions et débardeurs des maisons d'import-export du Bord de Mer. Les ahanements des culturistes de la Société de Culture Physique "La Française" se confondaient avec les glossements égrillards de ces dames.<sup>42</sup>

Au centre des romans de Raphaël CONFIAnt il y a toujours la représentation du peuple dans un cadre urbain bien présent mais insaisissable: on ne trouve que très rarement de véritables, longs passages descriptifs de coins de la ville; jamais l'auteur ne donne de descriptions détaillées des bâtiments<sup>43</sup> ni des monuments; des indications précises manquent, concernant la planimétrie de la ville, la position des quartiers et l'orientation des rues<sup>44</sup>. Les quelques exceptions demeurent très vagues:

Dame Victoire fut vite noyée dans une foule qui se mit à grandir si-tellement qu'elle s'étira jusqu'à la Place de La Savane et s'étoila vers le Pont de Chaînes au nord, Marigot Bellevue à l'ouest et la route du Pavé à l'est.<sup>45</sup>

Seul un lecteur foyalais et qui a une mémoire historique assez précise des transformations successives de Fort-de-France peut bien se repérer; tout lecteur occidental doit se résigner bientôt à suivre les personnages dans leurs déplacements sans avoir la prétention de reconnaître leur parcours:

[Ancinelle] s'en allait flâner parfois au Bord de Canal où elle se laissait happer par la chute diaphane de la Fontaine Gueydon, puis entourbillonner par les criaillements des marchandes de poissons qui assaillaient chaque gommier s'approchant du débarcadère. Plus rarement, elle laissait son humeur l'emmenner aux Terres-Sainvilles qui étaient séparées de la ville proprement dite de La Levée, boulevard récemment rebaptisé Général de Gaulle sans que les nègres acceptassent d'effacer de leur mémoire, pourtant bien fragile, la première dénomination.<sup>46</sup>

L'auteur accorde en revanche une très grande importance à la représentation des mœurs et des conditions de vie des gens, leurs habitudes, leurs travaux: des "marchandes fripées et obséquieuses [qui] s'install[ent] sur

<sup>42</sup> A, pp. 26-27.

<sup>43</sup> Exception faite pour l'intérieur de la Bibliothèque Schœlcher, A, pp. 204-207.

<sup>44</sup> Je pense par exemple à la page initiale de l'*Assommoir* de ZOLA, où, à travers les yeux de Gervaise, le lecteur arrive à s'orienter immédiatement dans le quartier théâtre de l'action.

<sup>45</sup> V, p. 111.

<sup>46</sup> A, p. 27.

le pourtour de la cathédrale”<sup>47</sup>, aux “lessiveuses jacassantes et joyeuses [autour de la Fontaine Gueydon dont la cascade diaphane se jette avec fracas au cœur du quartier Bord de Canal]”<sup>48</sup>; des joueurs de dés<sup>49</sup> et de sèrbi<sup>50</sup> au Bois de Boulogne, aux champions de dominos des Terres-Sainvilles; des “gloussements des maquerelleuses au banc de Bourelles”<sup>51</sup>, aux cris des “djobeurs envahissaient les lieux [rues Lamartine et François-Arago] à grands coups de corne et d’éclats de voix, manœuvrant leurs charrettes à bras surchargées de légumes, avec une dextérité époustouflante en dépit de l’étroitesse de croupion de poule des rues du centre-ville [...] jusqu’à ce que la cathédrale sonne huit heures et demie et que [les djobeurs] migrent jusqu’aux débits de la Régie du Canal Levassor pour s’envoyer un décollage au tafia bien mérité”<sup>52</sup>.

CONFIANT passe souvent de l’évocation d’un lieu à une anecdote qui en emboîte une autre, sans avoir nécessairement recours à un style réaliste: le réalisme magique se prête parfaitement à suggérer l’ambiance extraordinaire de la vie à Fort-de-France, à fournir des détails sur la ville, à donner des renseignements importants, à expliquer les transformations successives de certains endroits, à évoquer, en somme, “la réalité créole et son cortège de grotesqueries”<sup>53</sup>. Comme l’explique PÉDURANT, “la magie, le surnaturel sont intégrés dans le réel et ne viennent ni faire irruption dans le cadre de la réalité ni le déranger, comme c’est le cas dans le genre fantastique”<sup>54</sup>. Par exemple, dans l’avenue Jean Jaurès, Grand Z’Ongles (le redoutable quimboiseur des Terres-Sainvilles) lance une malédiction à Monsieur Jean (qui a osé marcher sur le même trottoir que lui sans lui céder le pas), précisément “à deux mètres, vingt-trois centimètres et sept millimètres et demi”<sup>55</sup> de distance. Pourtant, le sort retombe sur “la championne en médisances”<sup>56</sup> du quartier:

L’incantation n’eut d’effet, prétend la rumeur populaire, que sur dame Cécilia qui vit tiger entre ses orteils d’horribles racines de figuier-maudit qui investissent le trottoir, puis l’asphalte, creusant de trous d’eau saumâtre (*notre ville fut bâtie sur une mangrove*), agressant la devanture des boutiques, fifinant à travers les trous de serrures. La maquerelleuse se débattit comme une posédée mais sa robe et son corsage ne furent plus qu’un souvenir et on la découvrit en hausse-seins rose et en combinaison vaporeuse, la peau recouverte de feuilles. Personne ne tenta quoi que ce soit pour lui venir en aide. Elle avait enfreint un interdit plus vieux que le

<sup>47</sup> A, p. 131.

<sup>48</sup> V, p. 318.

<sup>49</sup> A, p. 360.

<sup>50</sup> A, p. 175.

<sup>51</sup> A, p. 175.

<sup>52</sup> V, p. 84.

<sup>53</sup> A, p. 315.

<sup>54</sup> Loriane PÉDURANT, “L’expression de l’oralité dans les romans de R. Confiand et de M. Agenor: métisages des genres, des styles et des langues”, *Francographies. Bulletin de la Société des Professeurs Français et Francophones d’Amérique*, n. 11, 2002, pp. 87-97: p. 91.

<sup>55</sup> A, p. 45.

<sup>56</sup> A, p. 44.

marquis d'Antin, celui qui veut qu'une femelle qui a ses menstrues ne doit jamais s'approcher de quelqu'un qui travaille de la main gauche, comme c'était le cas du quimboiseur des Terres-Sainvilles. Le pire, messieurs et dames de la compagnie, c'est que la bougresse ne portait pas de culottes dans sa combinaison. On eut le temps d'apercevoir sa grosse foufoune barbue d'où suintait un sang rosâtre sur ses cuisses boudinées mais avant qu'on pût péter de rire, elle s'était muée en un beau figuier-maudit aux branches majestueuses qui se moquait du vent.

*Quelques mois plus tard, la municipalité fit installer un banc à ses pieds ainsi qu'une plaque sur son tronc avec l'inscription "Cour Karl Marx", sans doute, pour amadouer les communistes dont les Terres-Sainvilles étaient devenues une manière de fief. Quoiqu'évitant ce piège avec hauteur, ces derniers n'étaient pas moins fiers de voir que les prolétaires ne venaient jamais pisser contre l'arbre alors que toutes les autres places de l'En-Ville étaient d'insupportables pissotières, voire dans certains cas, d'infests cacatoirs. En fait, cette attitude diantrement insolite n'avait rien à voir avec une quelconque révérence envers l'auteur du *Capital*. La raison en était bien plus terre à terre: chaque fois qu'un individu s'avisait d'ouvrir sa braguette contre l'arbre, la dame Cécilia se réveillait de sa léthargie végétale pour se moquer de lui en ces termes:*

*"Eh ben! Eh ben! Foutre que tu as un petit lapin, mon nègre! Comment tu fais pour contenter ta femme? Je comprends pourquoi elle t'encornaille avec le premier venu dès que tu as le dos tourné".*<sup>57</sup>

"L'univers créole", explique Alexandra DE CAUNA s'avère dans l'œuvre de l'écrivain "un univers foisonnant et carnavalesque [...] où la démesure de chaque existence martiniquaise transparait à merveille"<sup>58</sup>. Un style réaliste, censé décrire la réalité référentielle liée à un endroit précis, émerge quand même des passages de dénonciation sociale, où l'emploi de mots crus ne s'accompagne jamais de moralisme dans l'évocation du comportement des gens:

L'école, collée au chantier du port où l'on réparait la coque des bateaux de marchandises, n'était qu'une propédeutique au métier de péripatéticienne. Les marins panaméens, libériens, chinois, espagnols ou danois que le désœuvrement taraudait, avaient élu domicile derrière le mur d'enceinte protégeant l'école du Bassin de Radoub. À chaque récréation, ils extorquaient des gloussements aux fillettes contre un sachet de bon-

<sup>57</sup> A, pp. 45-47; c'est moi qui souligne.

<sup>58</sup> Alexandra DE CAUNA, *L'image des quartiers populaires dans le roman antillais*, Paris, Karthala, 2003, p. 18.

bons ou, plus rarement, deux francs et quatre sous de menue monnaie étrangère parfaitement imbrogantable en pays français. Les plus vicieuses d'entre les fillettes avaient creusé un trou dans le mur, à l'abri des cabinets, et marchandait durement une suce ou une pénétration jusqu'à ce qu'un beau matin leur ventre enflât et qu'on les fichât à la porte. Destinée à laquelle n'échappa point mademoiselle Myrtha, encore que le concubin du moment de sa mère (laquelle les congédiait tous au bout de quatre mois) philosopha qu'elle avait eu la chance exceptionnelle de bailler le jour à un beau petit mulâtre aux cheveux bien plats et non à un négriillon avec du fil de fer sur la tête, qui aurait eu toutes les peines du monde à se débrouiller dans cette chiennerie de vie où il semble que tout ait été conçu pour le bien-être des Blancs et ceux qui se rapprochent d'eux. Le concubin décida de prénommer l'enfant Gregory, "un nom à dormir dehors" protesta Marraine Philomène, mais que voulez-vous, il était le maître-à-manioc de la case à cette époque et, certains soirs, il lui arrivait de monter sur Myrtha après avoir satisfait sa mère.<sup>59</sup>

À côté de la représentation de la misère matérielle et de la misère morale, d'où il semble impossible d'échapper, CONFIANT accorde un certain espace au grotesque cocasse de la société en faisant toujours référence à un endroit de la ville:

[Bec-en-Or et Fils-du-Diable-en-Personne] avaient pour habitude de s'accroupir au ras du caniveau à ciel ouvert qui séparait La Levée des Terres-Sainvilles, pour y déféquer, leurs shorts kaki baissés jusqu'aux chevilles. En plein jour, s'il vous plaît! La maréchaussée avait beau les verbaliser, ils recommençaient le lendemain à la grande joie d'une égaillée de petites marmailles qui traînaient [sic] avant d'affronter les coups de règle de leur maître d'école. Ils pariaient des billes ou des noix sur celui des deux fiers-à-bras qui lâcherait son étron le premier. Spectacle désopilant que de voir une douzaine de gamins penchés à même le sol, l'œil rivé à leurs fesses. Quand on sait que Bec-en-Or et Fils-du-Diable-en-Personne en profitaient pour se refiler les dernières bonnes affaires ou préparer quelque mauvais coup, on comprend sans peine que leur évacuation matinale durât parfois près d'une heure et qu'un inévitable attroupelement se produisît à cet endroit.<sup>60</sup>

Dans le passage susmentionné, il est question du caniveau Bouillé, le Caniveau, où "l'eau sale coul[e] en permanence"<sup>61</sup> (sur lequel passe le pont Demosthène dont

<sup>59</sup> A, pp. 23-24.

<sup>60</sup> A, pp. 27-28.

<sup>61</sup> V, p. 110.

je reparlerai); il s'agit de l'autre cours d'eau qui sillonne Fort-de-France avec le fleuve Levassor<sup>62</sup>.

À travers donc une anecdote, un épisode ou tout simplement une étape du chemin d'un héros, de nombreux lieux de la ville trouvent leur place: le "Cercle Martiniquais, haut lieu de l'intelligentsia de couleur, rival du Cercle des Blancs"<sup>63</sup>; la Bibliothèque et le Lycée Schœlcher, la Caserne du Fort Saint-Louis et la Caserne Gallieni, le Fort Desaix, la Caserne Gerbault, la Gendarmerie de Fort-de-France, l'Hôpital Colonial, Hôpital Clarac, la Croix Mission, "le siège de la Banque des Antilles Françaises, imposante bâtisse blanche au style faussement dorique"<sup>64</sup>, la Fontaine du Grand Marché, Le Bois de Boulogne et la Maison du Sport, la Jetée et le Quai de La Française, la statue de l'impératrice Joséphine Bonaparte, le Port de la Transatlantique (plus fréquemment nommé "la Transat"), etc. On découvre en outre les rues des quartiers bourgeois (qui ont les noms d'auteurs français) et les rues de Terres-Sainvilles (qui portent les noms des combattants pour la liberté); la route de Batala, les ruelles de Renéville, les ruelles boueuses du Morne Pichevin, La Levée, le Pont Démosthène, le Pont de Chaînes, la Place de La Savane, l'église Saint Antoine des Terres-Sainvilles, l'église de Sainte-Thérèse, la Route de Sainte-Thérèse, près du cinéma de Kerlys, le cinéma Bataclan, le cinéma Pax, le Caboulot du Bord de Canal, le Cimetière de La Joussaud, le boxon de la rue Marie-Curie, le Marché de l'Asile, mais surtout les quarante-quatre marches du Morne Pichevin et sa Cour des Trente-Deux Couteaux, dont je reparlerai de manière plus approfondie.

Tous les endroits et tous les quartiers sont nommés sans que le lecteur se rende véritablement compte si dans le texte on fait toujours référence à Fort-de-France et à sa banlieue ou à la campagne<sup>65</sup> ("Ancinelle, tous les hommes sont à tes pieds de Volga-Plage à Pointe La Vierge. De Kerlys à Marigot-Bellevue. De Morne Pichevin à Pont des Chaînes"<sup>66</sup>).

Les différentes agglomérations périphériques sont en effet très nombreuses; petit à petit la mosaïque, quoique toujours mouvante, se dresse dans l'imaginaire du lecteur: les quartiers populaires semblent constituer des microcosmes qui gardent leur autonomie identitaire, leur caractère différentiel par rapports aux autres<sup>67</sup>:

Homère, pour sa part, avait envie de changer de quartier et de construire une case ailleurs. Souvent, il évoquait devant Adélise le quartier de Trénelle où il y avait

<sup>62</sup> Le fleuve est défini comme un "canal" qui traîne "les carcasses de bœufs relâchées par l'abattoir municipal" et dont l'eau est "pleine de cochonneries", A, pp. 59, 445.

<sup>63</sup> A, p. 37.

<sup>64</sup> A, p. 373.

<sup>65</sup> Cf. annexe 2.

<sup>66</sup> A, p. 79.

<sup>67</sup> Cf. annexe 3.

encore pas mal de terrain libre, mais la jeune femme ne répondait pas parce que les gens de cet endroit étaient réputés être des sauvages. [...] Elle s'était peu à peu accoutumée aux mœurs des gens du Morne Pichevin, même si on disait qu'ils avaient le couteau facile. Après tout, chaque quartier avait sa réputation! Les gens de Volga-Plage avaient celle d'avoir l'esprit mendiant, ceux de Morne Pichevin d'être des voleurs, ceux des Terres-Sainvilles d'être des voyous, ceux d'Au Béraud d'être des Coulis-mangeurs-de-chien.<sup>68</sup>

Une guerre permanente, où l'instinct de prévarication s'agence en esprit de survivance, est à la base des rapports entre les différents quartiers:

Chaque quartier d'En-Ville possédait ses bandes de majors et chaque bande faisait des efforts monstres pour réussir à circonvenir les autres.<sup>69</sup>

Cette attitude comportementale généralisée s'explique par le fait que les conditions de vie des habitants sont très similaires: partout règnent la boue et les ordures, la misère des habitations, le crime et la violence. Jamais CONFIAnt ne donne preuve d'un style compatissant, jamais il ne cède au pathétisme dans l'évocation de situations extrêmes: la narration garde une allure neutre qui devient pour cela même brutale dans l'évocation de certains décors et de certaines scènes<sup>70</sup>.

L'auteur accorde pourtant une place privilégiée à un quartier particulier, le Morne Pichevin, peut-être parce qu'il s'agit de l'endroit à Fort-de-France qui se rapproche davantage à cette campagne d'où il est issu, comme le confirme une remarque du personnage d'Homère au moment où il arrive en ville:

Alors que tu escaladais le morne [Pichevin] tu t'arrêtas et demeuras pantois: deux mâles cochons se promenaient placidement au mitan d'une ruelle tout en crevasses. Une couvée de poules fourgonnait dans une boîte à ordures et des marmailles toutes nues leur tiraient des coups de lance-pierre en criant: "Chi! Chi!". Tu pensais jusque-là que c'était uniquement à la campagne que l'on pouvait voir pareilles choses. Car tu ne savais pas encore que Fort-de-France, mis à part son mitan, était en fait un regroupement de petites campagnes ayant pour noms Volga-Plage, Au Béraud, La Trénelle, et cetera... De nos jours, cela aussi a changé: la dernière campagne existant encore ici, c'est le Morne-Pichevin, encore que selon la rumeur, elle aussi serait appelée à disparaître!<sup>71</sup>

<sup>68</sup> Raphaël CONFIAnt, *Mamzelle Libellule*, [Schœlcher, Presses Universitaires Créoles, 1987] Paris, Le Serpent à Plumes, 2000, p. 152; dorénavant *M.*

<sup>69</sup> *M.*, p. 69.

<sup>70</sup> Cf. annexe 4.

<sup>71</sup> *C.*, p. 37.

Des endroits précis du Morne Pichevin qui s'avèrent des points de repère, comme la Cour des Trente-deux Couteaux et sa croix, mais surtout l'escalier des quarante-quatre marches, reviennent avec insistance dans tous les romans de Raphaël CONFIAnt.

### Un exemple de quartier populaire: le Morne Pichevin

Témoignage de l'importance du Morne Pichevin dans l'univers romanesque de Raphaël CONFIAnt est le conte des origines de ce lieu (s'avérant une synecdoque de Fort-de-France) dans *La Vierge du Grand Retour*. Le passage repose au niveau stylistique sur la réécriture d'un passage biblique, de la Genèse plus spécifiquement<sup>72</sup>, et on ne pourrait trouver un hypotexte plus digne d'autorité:

*Au commencement, Yahvé Dieu créa le Morne Pichevin et la Cour Fruit-à-Pain au beau mitan de Fort-de-France. Or une chaleur sans pareille régnait sur la terre, des écharde de feu tournoyaient au-dessus des eaux glauques de la Ravine Bouillé.*

*Yahvé Dieu dit: "Que la fraîcheur soit!" Et la fraîcheur fut. Le boulevard de La Levée et la Place de La Savane s'ornementèrent de tamariniers géants. Des halliers poussèrent à la venvole au flanc de tous les quartiers qui ceinturaient la ville. [...]*

*Puis Dieu ajouta: "Faisons la négresse Philomène à notre image, comme notre ressemblance et qu'elle domine les quarante-quatre marches, la Cour des Trente-Deux Couteaux et le Pont Démosthène. [...]"*

*Et Yahvé Dieu la [Philomène] renvoya sur le trottoir de la Cour Fruit-à-Pain pour vendre sa croupière au plus offrant. Puis, il posta Rigobert à l'en-haut des quarante-quatre marches, en grand arroi de guerre, pour veiller à ce que les nègres croupissent en paix au Morne Pichevin. [...]*  
*Au temps où Dieu Yahvé fit le Morne Pichevin, il n'y avait encore ni case en tôle ni ruelle empierrée, ni pieds de mangues ou de quénettes, seulement une échancrure de mauvaise terre ravinée, à l'en-haut d'une petite éminence, où l'herbe-à-marie-honte avait établi son royaume d'épines et de grattelle.*

*Car Yahvé Dieu n'y avait pas encore conduit les coupeurs de canne et les muletiers, désormais désœuvrés, de l'intérieur du pays, les ouvriers de distillerie en désarroi, les négresses lavandières ou cuisinières munies de leur dérisoire billet-ce-n'est-plus-la-peine. [...]*

*Alors Rigobert déboisa le plateau au coutelas, presque seul,*

<sup>72</sup> Pour une étude approfondie, voir Edmond Mfaboum MBIAFU, *Les versets païens: intertextualité biblique et idolâtrie dans "La Vierge du Grand Retour" de Raphaël Confiant*, <http://orees.concordia.ca.mbiafu.html>.

*et dégagea une place en terre battue qui allait devenir la Cour des Trente-Deux Couteaux [...]*

*Final de compte, Yahvé Dieu dit: "Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Il faut que je lui fasse une aide qui lui soit assortie". Si bien que des garennes à lapins, des calloges à poules et à canards, des parcs à cochons-planches se mirent à pulluler au Morne Pichevin de même qu'une quantité d'animaux sans raisons: mangoustes, araignées-matoutotu-falaise et parfois bêtes-longues qui se lovaient au creux des vieilles planches dans l'attente de quelque gouttes d'eau virginale de la nuit. Et chacun ici-là se mit à son aise, se gaussant même des nègres qui avaient occupé les basses terres de l'En-Ville et qui pataugeaient dans la fécondité des mangroves.<sup>73</sup>*

Cette réécriture biblique si singulière retrace les étapes fondamentales de la constitution de ce quartier, nomme les spécificités de la flore et de la faune, pose en premier plan les deux personnages principaux: Philomène, péri-patéticienne, et Rigobert, fier-à-bras, nouveaux avatars d'Adam et d'Ève de ce microcosme foyalais. L'évocation de ce quartier jouit d'une ampleur remarquable dans *Mamzelle Libellule*, où la narration est focalisée sur Adeline qui, sous l'injonction de sa mère, quitte la campagne pour chercher le moyen de mener une vie meilleure à la ville, comme sa tante est apparemment parvenue à le faire. Son entrée à Fort-de-France, et au Morne Pichevin plus précisément, s'appuie sur une modalité de narration qui rappelle celle des contes de fées: la jeune fille est perdue et quelque peu impressionnée, voire effrayée par le cadre urbain; une vieille femme joue le rôle d'adjuvant en lui donnant des indications et en lui assurant son aide dans l'avenir; Adeline fait ensuite une rencontre dangereuse avec des personnages très louches (les opposants) qui lui barrent la route à la frontière du quartier (les quarante-quatre marches), mais il suffit d'un mot magique pour avoir libre accès au Morne Pichevin, en l'occurrence les liaisons parentales avec l'un des habitants du lieu. La montée des quarante-quatre marches occupe exceptionnellement un espace considérable: le lieu a en effet une importance névralgique, étant la frontière entre la ville et le quartier, unifiant ou séparant, selon les cas, le Morne Pichevin et le Boulevard Général de Gaulle ("La Levée"), d'où part également le Pont Démosthène, lieu consacré la nuit à la prostitution. Les observations d'Adeline se rattachent encore une fois à un motif des contes de fées: le passage de l'héroïne dans un monde nouveau et hostile qu'elle n'arrive pas à comprendre de premier acquis:

<sup>73</sup> V, pp. 15, 28, 32, 33-34; les italiques sont dans le texte.

Aussitôt qu'Adelise posa le pied sur la volée des marches qui montaient à pic, elle sentit qu'elle pénétrait dans un univers différent de celui de La Levée, de la ville, bien qu'elle fût ignorante de tout ce qui concernait Fort-de-France. Des buissons d'épineux et de goyaviers environnaient les quarante-quatre marches et le sol autour d'eux était jonché de boîtes vides, de bouts de fer rouillé et de toutes espèces d'ordures. De temps à autre, Adelise apercevait une petite cahute fabriquée avec de la tôle de fût d'huile ou de fibrociment, tout cela ligoté à des planches. Plus elle avançait, plus les buissons s'épaississaient. On aurait cru se trouver en pleine campagne. Au terme des quarante-quatre marches, Adelise découvrit un vaste plateau fourmillant de petites cases construites les unes sur les autres, traversées par un sentier de boue dans lequel se vautraient des grappes de cochons. Des poules et des canards promenaient un peu partout un grand vacarme en dépit de la pluie qui ne cessait de s'abîmer sur la tôle des cases.<sup>74</sup>

Une fois arrivée en haut, la scène qui se présente à ses yeux montre que son parcours a été vain, que le conte de fée n'aura pas de possible dénouement heureux en ville; la séquence se caractérise par un style réaliste dont la valeur symbolique est évidente:

À cet instant-là, Adelise se rendit compte que sa tante était allongée dans un assemblage de planches et de tôles trouées qui avait l'air d'un parc à cochons. La jeune fille fit quelques pas, étonnée et gênée tout à la fois par un tel spectacle. Sa tante se trouvait bien devant elle, les cuisses aussi largement ouvertes que la célèbre fenêtre de Mme Périnelle, se débattant dans un amas de feuilles mortes et de boue.

“J'étais en train de chercher un de mes petits cochonnets qui est né hier matin, ma fille.

“Bonjour, tatie...

“Ici, si t'es pas sur tes gardes, les gens peuvent te voler la culotte que tu portes sur toi sans que tu t'aperçoives à quel moment!”

Elle s'extirpa du parc à cochons, s'agenouilla dans le chemin et se mit à uriner un liquide épais et jaune. Adelise n'arrivait pas à comprendre pourquoi elle ne portait rien sous sa robe, laquelle était à moitié déchirée en plus et laissait voir une partie de sa croupière.<sup>75</sup>

Le comportement quasiment bestial de sa tante, la misère de son accoutrement, la boue où elle est plongée à la recherche de ses petits cochons, ne peuvent qu'anticiper, de manière implicite, mais tout de même évidente, le destin misérable qu'attend Adelise. Les réflexions, les

<sup>74</sup> M, p. 22-23.

<sup>75</sup> M, p. 24.

commentaires et les constatations de cette dernière sur le milieu où elle se trouve à vivre restituent les spécificités locales. Le Morne Pichevin est habité essentiellement par des immigrés; le jour seulement les femmes et leurs enfants restent dans le quartier; les hommes partent en ville pour chercher du travail:

Ces femmes avaient quitté leur commune depuis une éternité. Femmes du Marigot, du Lorrain, d'Ajoupa-Bouillon ou bien de Rivière Salée, du Diamant et de Sainte-Luce. Elles s'imaginaient qu'elles auraient la vie facile dans l'En-Ville mais elles se retrouvaient échouées au Morne Pichevin dans des cahutes en feuilles de tôle ondulée où il faisait une chaleur d'enfer pendant le jour, embarrassées par de nuées d'enfants et embêtées par des hommes qui leur empoisonnaient l'existence. Celles qui avaient réussi à conserver leur belleté comme ma tante vendaient leur devant sur le trottoir du Pont Démouthène et de la route des Religieuses dès la brume du soir mais les autres étaient des laissées-pour-compte. [...] Un grand nombre d'entre elles se débattait dans une misère bleue et quand la pluie se mettait à tomber, quelques-unes se trouvaient obligées de venir se mettre à l'abri chez Tatie parce que leurs toitures n'étaient pas étanches. Leurs hommes se rendaient sur le port afin de décharger les bateaux affrétés par les gros commerçants Blancs-Pays du Bord de Mer, à la recherche d'une embauche qui ne leur rapporterait qu'un paiement dérisoire. C'est pourquoi presque tous les hommes du Morne Pichevin étaient des gens de sac et de corde. Quand leurs poches n'étaient pleines que de courants d'air, ils arrêtaient un bourgeois dans quelques rues de l'En-Ville, lui assenaient une raclée et lui volaient son portefeuille.<sup>76</sup>

Absorbées par les tâches ménagères, ces femmes ne connaissent pour toute distraction que le commerce près de la croix du "plateau du Morne Pichevin, endroit surnommé la Cour des Trente-Deux Couteaux par les majors, tellement il avait été le théâtre de scènes d'horreur"<sup>77</sup>. Habituees aux luttes violentes et brutales entre les bandes des différents quartiers, les femmes ont tout l'intérêt à s'en tenir à l'écart: "c'est des machins d'hommes" explique tante Philomène à sa nièce Adeline (bouleversée par une bagarre sanglante qui a eu lieu sur les quarante-quatre marches): "si jamais tu y fourres ton nez, tu seras la première à être blessée par ces salauds. Ils adorent abuser de leur force, tu m'entends!"<sup>78</sup>.

Mais la nuit, la Cour des Trente-deux Couteaux s'avère le lieu de rites magiques, précisément aux alen-

<sup>76</sup> *M*, pp. 70-71, 64-65.

<sup>77</sup> *M*, p. 72.

<sup>78</sup> *M*, p. 69.

tours de la croix: “On affirmait que les sorciers volants s’y posaient et que les séanciers venaient à minuit allumer les cierges à son pied”<sup>79</sup>. Le thème de la magie parcourt l’œuvre de Raphaël CONFIAnt dans son entier; il émerge, on l’a vu, des passages rédigés selon le réalisme merveilleux reflétant la vision du monde de la part du peuple; en effet, comme le souligne PÉDURANT, “le réalisme merveilleux traduit un imaginaire populaire dans lequel les événements du quotidien sont régis par les forces divines ou maléfiqnes, par la magie, par le merveilleux”<sup>80</sup>. On retrouve en outre dans les romans de l’écrivain martiniquais les figures des quimboiseurs, dont le plus célèbre et redoutable est Gand Z’Ongles des Terres-Sainvilles; on fait aussi référence aux mystérieux rituels hindous des Coulis-Indiens du quartier d’Au-Béraud et on assiste même à des pratiques divinatoires<sup>81</sup>. Les quarante-quatre marches s’avèrent le lieu où la magie se nuance de superstition:

Betzi s’était traîné jusqu’aux quarante-quatre marches reliant le Pont Démosthène au Morne Pichevin et les avait grimpées une à une, insoucieux des interdits ou des recommandations liées à chacune d’elles. Gageons qu’il a dû s’éterniser sur la septième marche, celle du malheur, car lorsque nous sommes passés, elle était la plus teintée du rouge de son sang. À la trente-troisième marche, celle de la mort subite en fleur de l’âge, j’ai distingué les empreintes de ses dix doigts comme dans une ultime supplication.<sup>82</sup>

Ils [Monsieur Jean et Philomène] grimpèrent l’escalier quatre à quatre, chacun d’eux prononçant les conjurations liées à certaines des marches, attentifs en tout cas à sauter la trente-troisième, celle de la mort subite dans la fleur de l’âge.<sup>83</sup>

Adelise se contenta de grimper jusqu’à la septième marche, celle du malheur, la confondant avec la sixième, celle de la sérénité, et s’allongea les jambes haut levées, toujours goguenardant pour recevoir les assauts du conteur qui avait retrouvé une seconde jeunesse. [...] Puis elle s’enfuit dans les quarante-quatre marches, insoucieuse d’éviter celles qui, à l’instar de la septième, portaient malheur, notamment la trente-troisième, celle de la mort subite dans la fleur de l’âge.<sup>84</sup>

Les quarante-quatre marches se configurent enfin comme la synecdoque du Morne Pichevin qui est à son tour, on l’a vu, la synecdoque de Fort-de-France:

<sup>79</sup> C, p. 54.

<sup>80</sup> Loriane PÉDURANT, art. cit., p. 91.

<sup>81</sup> M, pp. 101-103.

<sup>82</sup> A, pp. 75-76.

<sup>83</sup> A, pp. 328-329.

<sup>84</sup> V, pp. 202-203.

Je [Chartier] suis absolument fasciné par cet escalier de quarante-quatre marches qui mène à Morne Pichevin. Il a connu tellement de meurtres, de courses folles de majors poursuivis de la maréchaussée, d'embrassades ou de fornications nocturnes, de trahisons, de pactes d'alliance ou d'amitié qu'il peut faire l'objet d'un roman tout seul.<sup>85</sup>

Ce commentaire métalittéraire, qui constitue une sorte de mise en abyme, quoique partielle, de la production romanesque de *CONFIANT*, montre l'importance de cet endroit névralgique et emblématique, lieu de magie et de superstition, de cet escalier qui mène à la misère du quartier, où la violence se mêle à la volupté.

## Conclusion

On a vu que l'écrivain ne décrit que très rarement les lieux de manière approfondie, préférant s'arrêter sur les habitudes des gens qui les fréquentent; en d'autres mots, ce qui intéresse *CONFIANT* c'est le côté vital de l'espace urbain lié aux mouvements, aux échanges verbaux, aux comportements des héros, à certaines heures du jour et de la nuit. Ces lieux acquièrent leur spécificité en se faisant le théâtre et l'expression de la culture et de l'âme créole.

Bien qu'évoqués dans des contextes situationnels presque inconcevables de pauvreté extrême, les héros ne sombrent jamais dans le pathétisme, même quand ils finissent par se suicider ne pouvant plus tolérer leurs conditions de vie. Le système des personnages chez *CONFIANT* fuit toute classification entre bourreaux et victimes. Dans cet univers, où tout le monde connaît tout le monde, où chacun est toujours au courant des affaires des autres, les personnages se comprennent, tous étant empêtrés dans le même milieu et dans la même ambiance, devant faire face aux mêmes problèmes, cherchant à se tirer des mêmes impasses.

Un regard négatif émerge pourtant envers les gens appartenant aux classes plus aisées, envers les Blancs et les mulâtres, "engoncé[s] dans [leur] prétention et [leur] petitesse d'âme"<sup>86</sup>: hypocrites, égoïstes et prévaricateurs, imbus de préjugés raciaux, ils finissent par être non tant envieux, mais plutôt méprisés par les Noirs des quartiers plébéiens; quand Adélise, dans *Mamzelle Libellule*, s'enfuit de Trénelles, où Homère voudrait vivre, et se

<sup>85</sup> A, p. 312.

<sup>86</sup> A, p. 77.

réfugie en haut des quarante-quatre marches du Morne Pichevin, elle exprime tout son dégoût:

Adelise eut envie de vomir, de fuir cette ville qui ne lui rapportait rien, ses automobiles luxueuses, ses magasins de vêtements ou de chaussures qui vendaient à des prix exagérés, de se trouver à mille lieues de ces mulâtres de l'En-Ville avec leur beau français collet monté et leurs sourires menteurs. Elle en avait par-dessous la tête de Fort-de-France.<sup>87</sup>

Les propos de Rigobert, fier-à-bras du Morne Pichevin, dévalisant un Blanc, montrent une évidente volonté d'exclusion des riches de l'univers populaire, comme si ce dernier jouissait effectivement d'une certaine valeur:

Hé, Blanc-France! Il y a des endroits où ceux de ton espèce ne doivent pas aventurer leur carcasse, oui, [...] Blanc-France, foudre que tu as du toupet! – reprit la voix qui provenait d'un escarpement broussailleux auquel l'obscurité conférait une allure inquiétante, – pour pénétrer dans mon territoire, il faut payer [...] tout ce que tu as dans tes poches, mon bougre.<sup>88</sup>

Toutefois, la vie dans un quartier populaire s'avère étouffante, surtout pour les jeunes femmes; Adelise et Ancinelle supportent mal les difficultés, les contraintes et les gênes liées au climat, aux cases et aux habitants du lieu:

J'en avais assez de ce bidonville du Morne Pichevin et j'avais besoin de découvrir d'autres catégories de personnes, d'entendre d'autres propos.<sup>89</sup>

Ne demeurant guère au Morne Pichevin le matin, tu [Homère] n'avais pas conscience de toute la laideur du quartier avec son fatras de cahutes en tôle déglinguées. Tu n'y revenais que le soir, après le travail, et puis ne faisait-il pas plus frais qu'au mitan de l'En-Ville? [...] Tu ignorais tout de l'ennui que pouvait distiller une journée entière passée dans un cagibi où il faisait aussi chaud que dans un four à charbon. Sans doute était-ce aussi ce qui poussait les femmes à aller s'asseoir à l'ombre des deux ou trois arbres qui se dressaient dans la Cour des Trente-Deux Couteaux, pour bavarder, donner libre cours à leurs commérages sans se rendre compte qu'un coup de langue peut être pire qu'un coup de bâton. Et c'était surtout du quartier et de ses habitants qu'elles s'entretenaient.<sup>90</sup>

Adelise éprouva un vif sentiment d'emmerdation dont elle ne parvenait pas à se dépêtrer et ressentit le désir

<sup>87</sup> *M*, p. 203.

<sup>88</sup> *A*, p. 308.

<sup>89</sup> *M*, p. 63.

<sup>90</sup> *C*, pp. 8-9.

d'aller se promener toute seule à travers la ville, aux abords du Bois de Boulogne ou des Terres-Sainvilles. Le bavardage des ragoteuses l'indisposait parce que, carême ou hivernage, elles n'avaient cessé de répéter les mêmes sottises à la Cour des Trente-Deux Couteaux.<sup>91</sup>

Ancinelle ne bronchait pas face à ces sarcasmes, pas plus qu'aux insinuations pleines de fiel des maquarelles qui s'agglutinaient autour du comptoir, leur dernier né sur le bras, uniquement préoccupées de découvrir les affaires d'autrui pour malparler d'eux. C'est pourquoi, dès qu'elle en avait le loisir, elle fuyait le quartier de Volga-Plage et se perdait dans Fort-de-France.<sup>92</sup>

Cette sensation d'étouffement semble agrandie par la configuration spatiale de ces quartiers: les "ruelles tortueuses de Bord de Canal"<sup>93</sup>, les "ruelles du quartier de Sainte Thérèse"<sup>94</sup>, les "ruelles des Terres-Sainvilles"<sup>95</sup>, les "ruelles fétides du Morne Pichevin"<sup>96</sup>, "le dédale de fûts à pétrole du quartier [de Marigot-Bellevue]"<sup>97</sup> dessinent une sorte de labyrinthe n'amenant nulle part; les périphéries de la ville où les personnalités sont claustrés deviennent des prisons où un esprit maléfique semble figer toute résolution et toute capacité de sortir; Homère témoin de l'isolement qu'il subit malgré lui:

Le temps des camions-autobus était révolu et je ne m'en étais même pas rendu compte, terré que j'étais dans mon trou du Morne-Pichevin. [...] Je ne pouvais m'expliquer les raisons pour lesquelles je n'étais jamais remonté à la campagne en seize années. [...] Comme si je me trouvais retenu par je ne sais quelle force, arrivé non loin des autobus de la Croix-Mission, je rebroussais chemin.<sup>98</sup>

Si chaque quartier s'avère un cachot malsain et sufocant, la ville se révèle un "monstre"<sup>99</sup> dévorateur et paralysant. *Mamzelle Libellule* se termine avec une vision terrible de Fort-de-France de la part de tante Philomène mourante, qui conseille à sa nièce de fuir pour ne pas rater sa vie:

Laisse ce trou à rats pour les sauvages qui nous environnent! [...] Tire-toi d'ici, ma fille! Tu creuseras ta tombe, tu gaspilleras ta vaillance au Morne Pichevin tout comme moi et puis, un jour, tu te rendras compte que tu ne vauds pas davantage qu'un paquet de hardes sales. Que tu es prise au piège. Que tu ne peux trouver d'issue nulle part.<sup>100</sup>

<sup>91</sup> M, p. 94.

<sup>92</sup> A, p. 25.

<sup>93</sup> A, p. 445.

<sup>94</sup> A, p. 100.

<sup>95</sup> A, p. 40.

<sup>96</sup> V, p. 19.

<sup>97</sup> A, p. 124.

<sup>98</sup> C, p. 29.

<sup>99</sup> C, p. 87.

<sup>100</sup> M, p. 211.

À la fin de ce roman, Homère se suicide après avoir découvert l'infidélité d'Adelise (ainsi que dans *Chimères d'En-Ville*), ce qui confirme chez l'héroïne la décision de partir pour la France, la terre de la Martinique ne permettant pas d'envisager une vie plus acceptable. *L'Allée des Soupirs* se clôt par le même refrain grossier qui a accompagné tout le développement du roman ("Foutre que la fente des fesses des femmes de Fort-de-France est fendue au fond!"<sup>101</sup>); la structure quasi circulaire de l'œuvre suggère l'immobilité ambiante et l'impossibilité substantielle d'améliorations au niveau social, même après l'émeute de décembre 1959 ("qui bouleversa la vie publique et menaça la position de la Martinique comme département d'Outre-Mer"<sup>102</sup>). Le monde martiniquais apparaît toujours coincé dans ses complexes d'infériorité raciale, dans les impasses d'une vie sans dignité où les gens sont obligés d'avoir systématiquement recours au crime et à la violence<sup>103</sup>, et les esprits ne peuvent que s'abrutir. *La Vierge du Grand Retour* se ferme sur la découverte que le pèlerinage, avec la statue de la Vierge dans les campagnes, n'a été qu'un dessein de s'enrichir mis en œuvre par les békés et par l'Église catholique pour laisser enfin le peuple plus pauvre, plus affamé, plus désabusé qu'auparavant. Adelise, censée dans ce roman donner le jour au nouveau Messie, a un double avortement; les personnages restent cependant ancrés à une foi aveugle, dans l'attente d'un rachat à venir, sans se rendre compte qu'ils devraient trouver la force en eux-mêmes pour produire un changement. Kenneth J. FLEURANT souligne: "Belief is indeed a powerful force, but it needs to be in oneself not in some new Messiah"<sup>104</sup>.

Ainsi, les regards de Raphaël CONFIAnt sur la ville de Fort-de-France (et sur la Martinique en général) s'avèrent très négatifs, surtout dans *Chimères d'En-Ville* et dans *Mamzelle Libellule*:

Cette terre n'est qu'une variante de l'Enfer, donc quoi d'étonnant à ce que la laideur y règne en maître absolu? Pire: la Martinique est l'endroit où cet enfer est le plus féroce, où la laideur est la plus assidue à assiéger nos rêves.<sup>105</sup>

Cependant, dans *La Vierge du Grand Retour* et *L'Allée des Soupirs*, la cruauté des thèmes et la dureté du langage de certains passages s'estompent dans des scènes très amusantes, où le grotesque l'emporte sur le tragique de la situation; PÉDURANT souligne que CONFIAnt "n'hésite

<sup>101</sup> A, p. 547.

<sup>102</sup> Roy Chandler CALDWELL Jr, "L'allée des Soupirs, ou le grotesque créole de Raphaël Confiant", cit., p. 60.

<sup>103</sup> Cf. Florence Ramond Jurney, "Représentation de la violence et sexualité féminine dans l'œuvre de Raphaël Confiant", *Nouvelles Études Francophones*, vol. 22, n. 1, printemps 2007, pp. 170-184.

<sup>104</sup> Kenneth J. FLEURANT, compte rendu de *La Vierge du Grand Retour*, *The French Review*, n. 6, vol. 71, 1998, pp. 1096-1097: p. 1097.

<sup>105</sup> C, p. 50.

à faire côtoyer grotesque et sublime, humour, ironie, provocation, dérision”<sup>106</sup>. Un fou rire carnavalesque, dépourvu pourtant de toute faculté régénératrice, atténuée l’âpreté de l’univers évoqué; Juris SILENIEKS remarque:

Confiant most often evokes, with his typical admixture of derision and irony, a painting la Bosch [sic], sometimes with a kind of apocalyptic vision, where tragedy and farce intermingle, where killing and fornication provide entertainment.<sup>107</sup>

Même si la vie des foyolais est accablée par la misère et marquée par le crime, leur quotidien trempe dans la magie de la réalité martiniquaise; la volupté d’une force vitale, qui a permis au peuple de survivre pendant des siècles d’oppression, émerge avec violence; un rire amer mais indomptable se profile derrière une langue richissime, bouleversante et explosive<sup>108</sup>. Le Morne Pichevin, “endroit où la négraille croupissait, sourire aux lèvres, dans une misère plus noire qu’un péché mortel”<sup>109</sup> s’avère encore une fois l’image de référence de l’univers romanesque de l’auteur. Comme le rappelle Roy Chandler CALDWELL Jr, “le grotesque créole de Raphaël Confiant est donc la célébration de la cacophonie de la vie créole”<sup>110</sup>.

<sup>106</sup> Loriane PEDURANT, art. cit., p. 91.

<sup>107</sup> Juris SILENIEKS, compte rendu de *L’Allée des Soupirs*, *World Literature Today*, Winter 1996, vol. 70, issue 1, p. 225.

<sup>108</sup> Je me propose d’en offrir une étude dans la prochaine livraison de *Ponti/Ponts*, spécialement consacrée au thème “Pouvoirs de la parole”.

<sup>109</sup> V, p. 16.

<sup>110</sup> Roy Chandler CALDWELL Jr, “L’Allée des Soupirs, ou le grotesque créole de Raphaël Confiant”, cit., p. 70.

| L'Allée des Soupirs –<br>Côté diurne  | L'Allée des Soupirs –<br>Côté nocturne   |
|---|--|
| <p>L'Allée des Soupirs la [Ancienne] fascinait avec son monter-descendre des filles et des garçons, drapés dans leur fierté lycéenne, qui jamais ne s'abordaient ni même ne se glissaient un mot doux, voire un mot tout court. Elle repérait les amoureux transis qui, à la fraction de seconde où se croisaient les deux groupes, soupiraient au fond de leur gorge, assoiffés d'un regard de l'élue de leur cœur et ne récoltaient qu'une indifférence appuyée. Dix fois, vingt fois, cinquante fois, le même manège se reproduisait, s'épuisant dans la tiédeur du soir qui montait. Puis, de guerre lasse, les filles regagnaient les bancs des Chaperonnes et les garçons celui de la Sorbonne. Où ils feignaient de se plonger dans l'étude de gros livres ou rédigeaient en six-quatre-deux dissertations et problèmes de géométrie à même leurs genoux. (A, p. 26)</p> | <p>À l'Allée des Soupirs [...] les bonnes se faisaient prendre tout-debout contre le tronc des poiriers-pays à l'approche de la brume du soir. [...] À neuf heures [...] l'endroit devenait le royaume des femmes-de-tout-le-monde, negresses violemment fardées et lotionnées qui affectaient de parler l'anglais-banane pour se faire passer pour des Sainte-Luciennes ou des Barbadiennes afin que leurs clients ne découvrent pas qu'elles avaient affaire à des mères de marmailles d'ici-là même, cherchant, pathétiques, leur boire-manger du lendemain matin. (A, p. 32)</p> |
| <p>L'Allée des Soupirs, au dire de Monsieur Jean, dispensait un oxygène inconnu du restant de la Place de La Savane et d'ailleurs de l'En-Ville tout entier. D'où l'entêtement des lycéens à la monter-descendre en brochant force yeux doux. (A, p. 304)</p>   | <p>Eugène Lamour charroyait la belle à l'Allée des Soupirs où, après trois baisers goulus, il la coquait debout contre le pied du flamboyant qui en gardait l'entrée. (A, p. 132)</p>  |

## Annexe 2

Dans le seul roman de *Mamzelle Libellule*, ma recherche a amené à la classification suivante:

| Quartiers de Fort-de-France  | Villages-quartiers hors de Fort-de-France   |
|--|---|
| Morne Pichevin, La Cour Fruit-à-Pain, Bord de Canal, Morne Vannier, Volga-Plage, Bois de Boulogne, Terres-Sainvilles, Sainte-Thérèse, Trénelle/Morne Trénelle, Au Béraud, Dillon, Eaux-Découpées, Renéville, Ravine Bouillé, Petit Paradis | Quartier Glotin de Gros-Morne, Gros Morne, Saint-Joseph, Marigot, Lorrain, Ajoupa-Bouillon, Rivière Salée, Diamant, Saint-Luce, Morne-des-Esses, Trinité, Bourg, Caravelle, Bélem, Rosière, Ravine Vilaine, Morne Céron, Château-Paille (Vauclin), Saint-Esprit, Pointe Simon |

## Annexe 3

Différences apparentes et similarités saisissantes entre les quartiers de Fort-de-France:

Les nègres du Morne Pichevin étaient réputés pour être des redoutables manieurs de jambette, d'où la terreur qu'ils inspiraient aux gens des autres quartiers de Fort-de-France. Je [Adelise] n'ai pas mis longtemps à saisir cette chose-là [...] [ma tante] disait toujours aux mulâtres chez qui elle me conduisait: "Nous habitons le Morne Vannier". Le Morne Vannier était, en effet, un quartier contigu au Morne Pichevin mais situé un peu plus haut que ce dernier. Les habitants du Morne Vannier et ceux du Morne Pichevin n'étaient pas semblables et les confondre reviendrait à assimiler une noix de coco à un abricot-pays. Les natifs du Morne Pichevin ne bénéficiaient d'une once de respect en dehors de leur propre quartier. (M, pp. 63-65)

À l'occasion d'une dispute, d'un combat, les gens de l'En-Ville ne manquaient pas d'affirmer: "Encore un Nègre du Morne-Pichevin, assurément!". C'est pourquoi certaines personnes, par honte, n'avouaient pas habiter dans ce quartier, préférant faire croire qu'elles résidaient au Morne Vannier. (C, p. 66)

Je remarquai qu'elle avait dit "Gros-Morne" d'un air gêné. Sans doute parce que les gens de l'En-Ville prétendaient que ceux du Gros-Morne n'étaient que des demeures. (C, p. 55)

Si bien que, avait ajouté Marraine Philomène, que les nègres de Terres-Sainvilles sont, en final de compte, pire que ceux de Volga-Plage ou du Morne Pichevin, lesquels utilisent de préférence la jambette effilée qui, plus souvent que rarement, vous laisse quelques grafignages et balafres sur la peau mais pas plus. (A, p. 18)

## Annexe 4

La boue et les ordures, la misère des habitations, le crime et la violence: les chiffres des quartiers populaires de Fort-de-France

---

|                           |  |
|---------------------------|--|
| La boue et les ordures    | <p>Cet affreux quartier [Le Morne Pichevin] où l'on pataugeait dans la boue et les ordures. (C, p. 17)</p> <p>On aurait dit à sa marche qu'il comptait chacun de ses pas au mitan des détritits et des flaques d'eau qui parsemaient l'avenue Jean Jaurès, l'artère principale du redoutable quartier des Terres-Sainvilles. (V, p. 98)</p> <p><b>Volga-Plage:</b> Dehors, la boue et tout un fatras d'ordures étaient rois des sentiers étroits qui anguillaient autour de l'amoncellement de cahutes en bois de caisse, fibro-ciment ou tôle des fûts où se terraient etcétéra de gens provenant de toutes les campagnes de l'île. De gros cochons-planche [...] se frottaient à vous les jours où la pluie avait fait son intéressante. (A, p. 21)</p> <p>Chartier [...] se rendait chez sa maîtresse indienne à Au Béraud, apparemment insensible aux regards de braise des mâles de sa race qui, accroupis dans la fange du quartier, mâchonnaient leur désespérance toute la sainte journée. (A, p. 243)</p>   |
| La misère des habitations | <hr/> <p>C'était l'époque où la municipalité permettait aux gens de clôturer des terrains libres avec du fil barbelé, sur les hauteurs de <b>La Trénelle-Citron</b>. De petites cases en tôle se multipliaient comme mouches sur plaies de nègres d'habitation. (C, p. 69)</p> <p>Les cloisons des cahutes du <b>Morne Pichevin</b> n'[ont] guère plus d'épaisseur qu'un doigt. (V, p. 36); cahutes en tôle de fibrociment, (V, p. 29); une ribambelle de gens jaillirent de leurs cahutes en tôle ondulée qui semblaient construites sens dessus dessous. (M, p. 157)</p> <p><b>Les Terres-Sainvilles:</b> Lui saisissant le bras, le nègre géant [Fils-du-Diable-en-Personne] le [Manoutchy] conduisit, sans solliciter son avis, dans une rue sombre où des maisons basses couvertes de tuiles semblaient tomber en ruine. De l'herbe sauvage grimpait même à l'assaut de leurs parois, débordant parfois sur le trottoir. L'homme ouvrit la porte de l'une d'entre elles qui ne tenait droite que grâce à un bout de ficelle grossier. (V, p. 101)</p> <p>Ziguinote, de plus en plus solitaire, abandonna Au Béraud pour le quartier illégal de <b>Marigot-Bellevue</b> en bordure de mer. Là, il ne</p> |

chercha même pas à se construire une case en fûts d'huile et en bois comme les autres habitants du lieu. (A, p. 302)

Tous les habitants de **Volga-Plage** [cherchaient à] combler l'immense mangrove sur laquelle ils avaient construit leurs cases. Certains jours d'hivernage, ils avaient de l'eau boueuse jusqu'au ras du genou; d'autres fois les frêles pilotis qui soutenaient ces assemblages hétéroclites de planches, de fibrociment et de briques [...] menaçaient de s'effondrer sous les coups de boutoir des alizés. (A, p. 319)

---

Le crime      Rigobert, le fier-à-bras du **Morne Pichevin**, [...] se faisait fort de maintenir la réputation de coupe-gorge. N'était-ce pas ici que se réfugiaient les assassineurs de vieille rombière, les dérobeurs d'argenterie et de bijoux, les maris jaloux qui avaient estropié leurs épouses et tous les malandrins que la maréchaussée, peu incline à l'invisible frontière des quarante-quatre marches, pourchassait à grand renfort d'avis de recherches déclamés journallement sur Radio-Martinique. L'honneur de Rigobert, en tout cas, était d'avoir toujours interdit l'entrée du Morne Pichevin à la race des violeurs de petite marmaille. (V, p. 18)

Les **Terres-Sainvilles** [...] il y a trop de voyous par ici, de traîne-savates et de nègres sans foi ni loi. (A, p. 537); ce quartier de Terres-Sainvilles, que les gens de bien accusaient d'être le paradis des voyous. (A, pp. 212-213); Terres-Sainvilles: quartier où les gens de bien ne mettent pas le bout du pied. [...] Ici viennent cacher leurs forfaits les Nègres sans père ni mère, aux mains tiquetées de sang innocent, les épouses volages qui furent surprises dans le lit conjugal, les Indiens balayeurs de dalots [...], les quimboiseurs et bien sûr les communistes. (C, p. 86)

---

La violence      [Dehauteurs] ne pouvait pas la [Adelise] laisser croupir dans une ratière telle que **Morne Pichevin**, un endroit où on vous balançait une égorgette ou un coup de rasoir pour un oui ou pour un non. Ce repaire de malandrins, de détrousseurs de vieilles femmes, de nègres à mauvais tempérament et de hors-la-loi ne convenait pas à une créature si parfaite. (V, p. 228); les nègres-majors vous malmenaient pour un simple regard de travers. (C, p. 17); l'existence dans laquelle ils se trouvaient plongés, dans le bidonville du Morne Pichevin, cette existence faite de coups de jambette pour une petite parole de trop, de combats au

rasoir, de larcins ou de jobs pour de la menue monnaie, ne leur permettait pas de comprendre ce que signifiait le sentiment amoureux. (M, p. 110); on est des voyous, c'est vrai, philosophait Rigobert d'un ton grandiloquent. On sort nos jambettes en un battement d'yeux, mais on est des nègres sains. On n'a pas d'accointance avec le Diable. (M, p. 123) Au mot fin [du film, Eugène Lamour] entraînait [la fille] avec une prestesse devenue légendaire, dans un hangar proche du quartier **Au Béraud** où étaient garés des taxi-pays, et la "découcounait", ce qui signifie – puisqu'il faut bien tout expliquer, tonnerre de braise! – qu'il la défonçait à l'aide de son pilon. (A, p. 134) Embusqués derrière les bâtiments de la Compagnie Générale Transatlantique [La Transat], des compères à Fils-du-Diable-en-Personne attendaient patiemment leur tour de grimper sur le ventre de la Miss ratée, moyennant un beau billet de mille francs. [...] Quand la jeune fille avait subi ce qu'elle pouvait supporter d'outrages, il l'embarquait sur son dos comme un vulgaire sac de choux de Chine et la déposait sur le pas de la porte de ses parents où on la découvrait au matin complètement hébétée et divaguante. [...] Soit elle se remettait dans la journée et repartait courir son carnaval tranquillement, s'offrant au premier venu dans les parages de l'Allée des Soupirs, soit elle déraillait dans sa tête et était parée pour l'hôpital psychiatrique de Colson. (A, p. 380)

---